ALESSIO BOMBACI
(1914–1979)

ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE
SEMINARIO DI STUDI ASIATICI
Series Minor
XIX

STUDIA TURCOLOGICA MEMORIAE ALEXII BOMBACI DICATA

NAPOLI 1982

A. M. ŠČERBAK (Moskva)

Sur un problème de la phonétique historique turque

Le problème traité ci-dessous est celui de la structure phonétique du mot dans le prototurc.

1. D'après une conception traditionnelle dont le fondateur était J. Deny [1], les langues turques, à une époque ancienne, ont été caractérisées par la prédominance des monosyllabes. Cette conception paraît être utile et acceptable pour les raisons qui sont bien connues. Les racines de la plupart d'entremots turcs sont monosyllabiques et, de plus, on ne trouve pas de traces de leur polysyllabisme originaire. Quant aux racines disyllabiques et trisyllabiques qui, à l'heure actuelle, constituent un nombre considérable, elles sont composées de deux racines simples ou bien sont dérivées formées à l'aide de suffixes.

Il s'ensuit que primitivement les mots différenciés l'un de l'autre par les éléments phonétiques ou par leurs combinaisons étaient peu nombreux et que, pour augmenter les possibilités expressives de la langue, d'autres moyens existaient. Un examen détaillé des données nous fait croire que c'est l'opposition prosodique qui a joué autrefois un rôle important. Bien entendu, les langues turques d'aujourd'hui ignorent cette opposition et le monosyllabisme n'y est que l'écho d'un état très ancien, mais il y a, toutefois, les traits phonétiques qui peuvent être interprétés comme des traces plus ou moins évidentes de la polyprosodie ancienne. Ce sont, avant tout, la longueur originaire et l'articulation interruptive ou pharyngalisation des voyelles [2], l'affaiblissement et la gémination des consonnes.

1,1. Les preuves de l'existence de l'opposition de durée vocalique dans le prototurc sont assez convaincantes. Ce qui est le plus remarquable c'est qu'on

---

[1] J. Deny, *Rôle de l'harmonie vocalique dans la formation des mots turcs*, dans *XIX Congresso Internazionale degli Orientalisti*, Roma 1938, pp. 226–231.

[2] Pour ce problème en général et pour la bibliographie voir A. M. Ščerbak, *Opyt rekonstrukcii slogovyx akcentov v tjurkskom protojazyke* (Teorija jazyka. Metody ego issledovanija i prepodavanija), Leningrad 1981, pp. 281–289.

réussit de temps en temps à expliquer quelques « énigmes » en ayant comme le point de départ justement cette opposition. On sait que l'ouïgour moderne est la seule langue turque dans laquelle l'assimilation régressive des voyelles est largement représentée: *at* « cheval » – *eti* « son cheval », *tal* « saule » – *teli* « son saule », *bät* « visage » – *beti* « son visage », *käl* « viens! » – *kelip* « étant venu » etc. Parfois, pourtant, l'assimilation n'y a pas lieu malgré la présence de toutes les conditions indispensables: *yaz* « oie » – *yazi* « son oie », *saz* « marais » – *sazi* « son marais », *bäš* « cinq » – *bäši* « cinq d'eux », *qar* « neige » – *qari* « sa neige » etc. G. Sadvakasov [3] a eu raison d'avoir mis ce phénomène en rapport avec la longueur primitive des voyelles. En effet, les voyelles ouïgoures qui correspondent aux voyelles longues du yakoute et du turkmène n'obéissent pas aux lois d'assimilation régressive. L'observation faite par G. Sadvakasov est d'autant plus précieuse qu'on a constaté récemment la présence des voyelles longues « étymologiques » dans une autre langue turque [4].

Non seulement les faits linguistiques proprement dits, mais l'histoire de recherches turcologiques elle-aussi témoigne de l'existence, dans le prototurc, de l'opposition de durée vocalique. Lors des discussions, au siècle passé et au début de ce siècle, sur les origines des voyelles longues en yakoute, les turcologues n'ont pu confronter avec les données yakoutes que quelques faits douteux du tatar de Nižnyj Novgorod [5] et, en outre, des données incertaines du tchouvache [6]. Depuis lors la situation a changé à un tel degré que l'opposition mentionnée ou bien ses traces sont constatées dans la majorité des langues turques.

Pour se faire une idée correcte sur le destin des voyelles longues « étymologiques » dans les langues modernes, il faut se rendre compte de ce que la longueur vocalique turque tend depuis longtemps à l'abrègement et que les traces de cette longueur primitive se manifestent tout d'abord dans la qualité des consonnes. Dans un ouvrage précédant [7], nous avons tenté de montrer que le rhotacisme, en tchouvache, était dû à une cause purement phonétique, mais non pas au sens de l'hypothèse de G. J. Ramstedt et N. Poppe, d'après laquelle la langue altaïque aurait possédé deux sortes de *r* et *l* : *r*/*r'*, *l*/*l'* (*r'* > *z*, *l'* > *š*) [8]. Nous croyons que d'abord, après les voyelles longues « étymologiques », la consonne *s* a été sonorisée et ensuite a changé à *r*. C'est à cause de l'abrègement progressif de la longueur originaire qu'on peut rencontrer le rhotacisme après les voyelles qui, à présent, ne sont longues ni dans le turkmène, ni dans le yakoute.

Il faut faire maintenant quelques remarques sur le caractère de l'opposition en question. Presque tous ceux qui s'occupent de ce problème s'accordent pour considérer comme binaire l'opposition de durée vocalique. Certains contestent l'existence d'une opposition phonologique de ce genre. A la différence de ses collègues, G. Doerfer croit que le prototurc comportait non pas deux, mais trois degrés de durée vocalique: longues/demi-longues/brèves, ou: très longues/longues/brèves [9]. Il s'en réfère au khalaj qui, à son avis, contient beaucoup de traits de l'état turc ancien. Notons ici que V. Minorsky, le premier chercheur du khalaj, n'y a distingué que deux degrès de quantité vocalique: longues/brèves [10].

C'est l'existence des triades minimales, telles que *bâš*/*bāš*/*baš*, qui serait évidemment le meilleur appui de l'hypothèse de G. Doerfer. Or, G. Doerfer se voit obligé à construire ses triades avec les mots khalajs aux éléments constitutifs différents: *târ* « étroit » / *bāš* « tête » / *hat* « cheval ». Pour porter notre jugement sur la valeur des exemples cités, nous mettrons à part l'opposition quantitative des voyelles dans les mots *târ* « étroit » et *hat* « cheval ». Etant conforme à la conception traditionnelle, elle a des chances d'être justifiée, tandis que l'opposition des voyelles dans les mots *bāš* et *hat* présente un cas tout à fait différent. Les doutes viennent surtout du fait que les environnements phonétiques des voyelles dans la dernière couple ne sont pas identiques [11]. On a l'impression que, en ce qui regarde la durée des voyelles (*ā* – 20 cs, *a* – 15 cs), la différence entre *bāš* « tête » et *hat* « cheval » est conditionnée par la qualité des consonnes finales. Il faut tenir compte aussi de la possibilité des variations individuelles. Enfin, on ne doit pas oublier l'importance des statistiques: un seul exemple ne prouve rien. On résume tout ceci en disant que nous ne pouvons pas accepter le point de vue de G. Doerfer. Toutefois, une continuation de cette controverse nous paraît d'autant plus déplacée, que lui-même, il ne considère pas comme définitive sa théorie du vocalisme prototurc. Dans l'état actuel de nos connaissances, l'opposition binaire de durée vocalique seulement peut être reconstituée avec certitude.

[3] G. Sadvakasov, *Jazyk ujgurov Ferganskoj doliny* I, Alma-Ata 1970, pp. 22–23.

[4] Cf. R. M. Birjukovič, *Zvukovoj stroj čulymsko-tjurkskogo jazyka*, Moskva 1979, pp. 35–55.

[5] Voir O. Böhtlingk, *Über die Sprache der Jakuten. Grammatik, Text und Wörterbuch*, SPb. 1851, p. 39.

[6] Cf. J. Németh, *Die langen Vokale im Jakutischen*, dans « KSz », XV, 1914/15, pp. 163–164.

[7] A. M. Ščerbak, *Sravnitel'naja fonetika tjurkskix jazykov*, Leningrad 1970, pp. 55–87.

[8] Un exposé détaillé et les critiques chez L. Ligeti, *A propos du rhotacisme et du lambdacisme*, dans « CAJ », XXIV, 3–4, 1980, pp. 222–250.

[9] G. Doerfer, *Khalaj Materials* (Indiana University Publications. Uralic and Altaic Series, 115), Bloomington 1971, pp. 183–267. Du même auteur: *O trëx količestvennyx gradacijax glasnyx v tjurkskix jazykax*, dans « Sovetskaja Tjurkologija », 1976, 4, pp. 56–71.

[10] V. Minorsky, *The Turkish Dialect of the Khalaj*, dans « BSOS », X, 2, 1940, pp. 417–437.

[11] Voir A. M. Ščerbak, *Javljaetsja li količestvennaja oppozicija glasnyx v xaladžskom jazyke trëxčlennoj?*, dans « Sovetskaja Tjurkologija », 1977, 1, pp. 52–55.

On a cherché depuis longtemps à expliquer l'origine des voyelles longues « étymologiques » turques, mais aucune solution satisfaisante du problème n'a été proposée. L'analyse des théories ayant trait à ce problème occupe une place importante dans beaucoup d'ouvrages, c'est pourquoi on n'en parlera ici qu'en grandes lignes. La plupart des turcologues acceptent l'opinion de W. Radloff et de V. Grönbech d'après laquelle les voyelles longues turques se seraient produites à la suite d'une contraction. E. D. Polivanov qui la rejette, et à juste titre, explique l'apparition de la longueur « étymologique » des voyelles par l'influence de la sonorité des consonnes suivantes. Il n'est pas sans intérêt de noter que ce point de vue s'harmonise avec l'hypothèse de A. Haudricourt sur l'assourdissement des occlusives sonores comme un processus faisant apparaître des tons en indo-européen [12]. J. Németh, G. J. Ramstedt et G. Doerfer en ce cas attachent beaucoup d'importance aux particularités de l'accentuation ancienne. Cette dernière théorie est préférable aux autres, car elle permet de juxtaposer des phénomènes phonétiques différents et d'établir entre eux les rapports susceptibles d'une interprétation non-contradictoire. Il est fort probable qu'à l'époque du monosyllabisme et de la polyprosodie syllabique, les voyelles longues se sont développées dans le syllabes portant le sommet de l'accent sur la partie vocalique.

1,2. L'articulation interruptive des voyelles est attestée, ce qui n'est pas un hasard, dans les langues différentes. Voilà comment K. Malone caractérise cette articulation dans l'islandais: devant une occlusive sourde géminée, avant qu'elle ne soit prononcée, une aspiration apparaît et c'est sur cette aspiration que le sommet de l'accent se déplace. Ensuite l'aspiration devient demi-longue, après quoi l'occlusive subit l'abrègement [13]. Il est évident que l'articulation interruptive des voyelles dans l'islandais dépend de la qualité des consonnes qui les suivent.

La découverte des voyelles interruptives dans les langues turques date de 1937, lorsque O. K. Sagan-ool a utilisé pour les noter dans la langue de Touva la lettre servant à désigner une pharyngale: *pahš* « tête », *aht* « cheval », *oht* « herbe ». V. M. Nadeljaev n'a pas tardé à donner aux voyelles de ce genre le nom de pharyngalisées [14]. En même temps, on a taché de préciser

[12] A. Haudricourt, *Sur la mutation des occlusives sonores productrice de tons en indo-européen*, dans « Procès-verbaux des séances. Année 1972. BSLP », LXVIII, 1, 1973, p. IX. Voir aussi A. G. Haudricourt et A. Martinet, *Propagation phonétique ou évolution phonologique? Assourdissement et sonorisation d'occlusives dans l'Asie du Sud-Est*, dans « BSLP », XLIII, 1-2, 1947, pp. 87-90.

[13] K. Malone, *The Phonology of Modern Icelandic* (New York University. Ottendorfer Memorial Series of Germanic Monographs, N 15), Menasha, Wisconsin 1923, p. 106.

[14] Voir F. G. Isxakov, A. A. Pal'mbax, *Grammatika tuvinskogo jazyka*, Moskva 1961, pp. 24-25.

la nature physique de la pharyngalisation [15]. Par ailleurs, partant des résultats obtenus par A. Kunaa, J. Janhunen arrive à la conclusion qu'il serait plus exact de traiter les voyelles ci-dessus indiquées comme glottalisées [16].

Dans les années 1950, S. E. Malov a attiré l'attention sur quelques faits de la langue des sary-ouïgours qui, d'après son information, prononcent *ot* « herbe » tout à fait comme *oht*, à la différence de *ot* « feu », et *at* « cheval » comme *aht*, *quš* « oiseau » comme *quhš* [17].

Un peu plus tard, V. I. Rassadin a décrit la pharyngalisation dans le karagas [18].

Les voyelles pharyngalisées ne se présentent que dans la première syllabe du mot où elles précèdent ordinairement les consonnes sourdes et parfois les sonantes suivies d'autres consonnes.

Dans l'impérative la pharyngalisation est facultative.

Ce qui mérite une attention particulière, présentant indubitablement un point de départ pour les recherches ultérieures, c'est le fait que les voyelles pharyngalisées correspondent aux voyelles brèves « étymologiques ». Les exceptions à cette règle sont rares, étant observées surtout devant *š*.

Quant à l'origine de la pharyngalisation dans les langues turques, on a cru pouvoir l'expliquer par la chute de consonnes [19], par l'action du substrat [20], par l'influence de l'articulation spécifique des consonnes environnantes [21] ou par l'influence des consonnes qui suivent les voyelles [22]. G. Doerfer propose de voir dans la pharyngalisation un phénomène prosodique et constate sa ressemblance avec le « stød » danois [23].

Bien sûr, il y a des cas où la gutturale tombante entraine une pharyngalisation de la voyelle qui lui précède: touv. *ča's*, alt. *d'āš*, trkm. *jaγïš* « pluie »; touv. *do'rt*, trkm. *doγrï* « droit, directement ». Mais le nombre de ces cas est très limité. Quoi qu'il en soit, l'on ne saurait considérer la chute des consonnes comme la seule cause de la pharyngalisation. Quant à une autre expli-

[15] Cf. A. Č. Kunaa, *Zvukovaja sistema sovremennogo tuvinskogo jazyka*, Kyzyl 1957, pp. 8, 23.

[16] J. Janhunen, *On Glottalization in Sayan Turkic*, dans « Bulletin of the Institute for the Study of North Eurasian Cultures », (Hokkaido University), Sapporo 1980, p. 23 ff.

[17] S. E. Malov, *Jazyk žëltyx ujgurov*, Alma-Ata 1957, pp. 83, 163.

[18] V. I. Rassadin, *Fonetika i leksika tofalarskogo jazyka*, Oulan-Oude 1971, pp. 20-30.

[19] A. A. Pal'mbax, *Osobennosti tuvinskogo vokalizma i otraženie ix v pis'mennosti*, dans « Učënye zapiski Tuvinskogo N. Issl. Inst. », II, Kyzyl 1954, p. 132.

[20] G. K. Verner, *Problema proisxoždenija faringalizacii v tuvinskom i tofalarskom jazykax*, dans « Sovetskaja Tjurkologija », 1972, 5, pp. 20-24; V. I. Rassadin, *Leksika sovremennogo tofalarskogo jazyka* (Avtoreferat kand.diss.), Oulan-Oude 1967, pp. 17-19.

[21] S. E. Malov, d'après A. A. Pal'mbax, *Osobennosti tuvinskogo vokalizma*, p. 131.

[22] V. M. Illič-Svityč, *Altajskie dental'nye: t, d, δ*, dans « Voprosy Jazykoznanija », 1963, 6, p. 55.

[23] G. Doerfer, *Langvokale im Urmongolischen?*, dans « JSFOu », LXV/4, 1964, p. 16.

cation faisant appel à l'action du substrat, il faut dire que les langues samoyèdes des Sayans qui étaient en contact avec le touvin et le karagas n'ont rien de semblable, tandis que le rôle du substrat iénisséïen est exagéré [24]. Il reste, donc, à recourir, une fois de plus, à une hypothèse.

Le parallélisme entre les voyelles pharyngalisées et les voyelles brèves, ainsi que celui entre les voyelles non-pharyngalisées et les voyelles longues « étymologiques », nous incite à voir dans la pharyngalisation une espèce d'accent dynamique que J. Forchhammer définit comme « accent d'étranglement » [25]. Autrement dit, la pharyngalisation représente le type de syllabe dont la particularité réside dans le choix de la place du sommet de l'accent. Le dernier se trouve déplacé vers la consonne.

1,3. Passons maintenant aux géminées. Celles-ci ne sont pas rares dans les langues turques [26], mais on ne parlera ici que de la gémination dans la racine, de la gémination qui, dans le prototurc, pouvait constituer – avec la pharyngalisation – un trait caractéristique du deuxième type de l'accent de syllabe.

C'est un problème épineux, car dans la racine les géminées ont subi une simplification au plus haut degré que les voyelles longues « étymologiques ». Or, on sait que dans le cadre du monosyllabe, si l'on écarte les combinaisons des consonnes sourdes avec les sonantes parfois interprétées comme géminées, l'on ne trouve pas de gémination proprement dite, mais un certain allongement seulement. On sait, de même, que la manifestation la plus importante de ce phénomène s'observe lorsque la consonne finale se trouve dans la position intervocalique. Ex.: osm. *at* « nom » – *adï* « son nom » / *at* « cheval » – *atï* « son cheval », *ot* « feu » – *odu* « son feu » / *ot* « herbe » – *otu* « son herbe ». Cependant, l'intervocalique est justement une position où la simplification des géminées et l'affaiblissement des consonnes simples s'opère d'une manière intense [27]. Ceci nous fait croire que les géminées ne peuvent être retracées que dans un groupe de mots très limité et dans le cadre d'un certain groupe de langues, ou même dans une certaine langue, par excellence.

---

[24] Voir B. I. Tatarincev, *O ketskix gidronimax Tuvy*, dans *Jazyki i toponimija*, Tomsk 1976, pp. 94–95.

[25] J. Forchhammer, *Der dänische « Stoβ »*, dans « Archiv für vergleichende Phonetik », VI, 4, 1942, pp. 180–184.

[26] Voir M. Mollova, *O geminacii soglasnyx v tureckom jazyke*, dans « Narody Azii i Afriki », 1967, 4, pp. 132–138; G. Sadvakasov, *Dvojnye soglasnye v sovremennom ujgurskom jazyke*, dans « Izvestija Akademii Nauk Kazaxskoj SSR, ser. obščestv. nauk », 1968, 5, pp. 48–53; T. I. Gadžiev, *O proisxoždenii geminat v tjurkskix jazykax*, dans « Sovetskaja Tjurkologija », 1971, 6, pp. 26–31; Š. Šoabdurahmonov, *Ŭzbek tili ševalarida geminatlar*, dans « Ŭzbek tili va adabiyoti », 1979, 6, pp. 20–24.

[27] Cf. A. Martinet, *Du rôle de la gémination dans l'évolution phonologique*, dans « ZfPh », 12. Jahrgang, 1–4, Berlin 1959, p. 227.

Presque tous les turcologues s'accordent à nier la gémination dans la racine ou, en d'autres termes, la gémination primitive [28]. Ils considèrent toutes les géminées turques

1) comme les combinaisons des consonnes appartenant aux morphèmes différentes: osm. *yassï* < *yastï* « plat » [29]; turc an. *qattih* < *qat-dïq* « dur », *arttïq* < *art-duq* « plus de » [30]; az. *addïm* < *at-tïm* « pas » [31]; ouzb., ouïg. *aččïq* < *at-sïγ* « amer » [32]; kmk. *issi*, kkalp. *ïssï*, osm., trkm. *ïssï*, ouzb., ouïg. *issig* < *ïs-tïq*, *is-sig* « chaud » (cf. az. *isti*, khak. *ïzïg*); trkm. *yassïq* < *yas-tïq* « oreiller » (cf. alt. *d'astïq*, khak. *častïx*, yak. *sïttïq*); trkm. *tussaγ* < *tustaγ* « prisonnier » (cf. az. *dustaγ*); ouïg. *assa* < *ač-sa* « s'il ouvre » [33]; ou même 2) comme des procédés du language expressif: osm. *küččük* < *küčük* « petit » [34]; kkalp. *qattï* < *qatï* « dur », *žïllï* < *žïïl* » chaud »; kmk. *ullu* < *ulu* « grand »; ouïg. *uššaq* < *ušaq* « petit », *qattïq* < *qatïq* « dur », *issïq* < *isïq* « chaud », *aččïq* < *ačïq* « amer », *pišširq* < *pišïq* « mûr », *illïq* < *ilïq* « chaud » [35]; trkm. *γarrï* < *γarï* « vieux, vieillard », *arrïq* < *arïq* « maigre ».

Personne ne peut nier la nature secondaire de la majorité des géminées turques: c'est un fait établi. C'est pourquoi il convient de se garder de prendre pour les géminées primitives les combinaisons des consonnes. L. Johanson a raison d'affirmer que c'est le processus d'assimilation qui amène à la formation de beaucoup de géminées [36]. Aujourd'hui on peut être d'accord avec lui au sujet du khak. *ottïx* « briquet » qui remonte à *otlïq*, cf. alt. *otïq*, kirg. *ottuq*, nog. *otlïq*, touv. *ottuq* « briquet », az. *odluγ* « foyer », trkm. *ōtluq* « cendrier »;

---

[28] Cf. J. Deny, *Grammaire de la langue turque (dialecte osmanli)*, Paris 1921, p. 90; A. G. Haudricourt et A. Martinet, *Assourdissement et sonorisation*, p. 91; M. Räsänen, *Materialien zur Lautgeschichte der türkischen Sprachen* (StO XV), Helsinki 1949, pp. 139–142; C. Brockelmann, *Osttürkische Grammatik der islamischen Litteratursprachen Mittelasiens*, 1–7, Leiden 1951–54, p. 67; N. K. Dmitriev, *Dvojnye soglasnye v tjurkskix jazykax*, dans *Issledovanija po sravnitel'noj grammatike tjurkskix jazykov*, I, Fonetika, Moskva 1955, p. 261.

[29] J. Deny, *Grammaire*, p. 90.

[30] M. Räsänen, *Materialien zur Lautgeschichte*, p. 140.

[31] T. I. Gadžiev, *O proisxoždenii geminat*, p. 26.

[32] W. Bang, d'après K. H. Menges, *Qaraqalpaq Grammar*, I: *Phonology*, New York 1947, p. 38.

[33] G. Sadvakasov, *Dvojnye soglasnye*, p. 49.

[34] J. Deny, *Grammaire*, p. 1091.

[35] G. Sadvakasov, *Dvojnye soglasnye*, p. 51. Voir aussi O. Pritsak, *Das Neuuigurische*, dans *Fundamenta*, I, 1959, p. 542.

[36] L. Johanson, *Alttürkisch als « dissimilierende Sprache »*, dans *Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse der Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz*, Wiesbaden 1979, 2, p. 48, Anm. 14.

kirg. *ottuq taš*, nog. *otlïq tas*, khak. *ottïx tas*, *ottïx tazï* [37] « pierre à briquet ». Il est possible qu'on trouvera une solution analogue pour tchouv. *vittĕr* (< ? *ötgürü*) « à travers », « de part en part », khak. *xattïγ* (< ? *xatlïγ*) « dur » [38] et pour d'autres mots, bien que ce soit plus difficile.

Néanmoins, les faits dont on dispose, de même que les résultats des recherches précédentes, ne permettent pas de considérer le problème des géminées dans le prototurc comme définitivement résolu dans le sens négatif. W. Bang a eu raison en disant que la gémination dans certaines langues turques est « noch ein Kapitel mit sieben Siegeln » [39].

On remarquera d'abord que, selon J. van Ginneken, la corrélation quantitative des voyelles en indo-européen « war nichts Anderes als eine Nachahmung und ein Relikt der konsonatischen Gemination, wie wir es aus dem Finnischen ersehen können » [40]. D'autre part, A. Martinet indique que la gémination n'est qu'un des deux modes de la longueur syllabique et qu'elle « garde fonction distinctive en tant que longueur consonantique opposée à la longueur vocalique... » [41]. Ceci veut dire que l'existence, dans le prototurc, de l'opposition de durée vocalique constitue une preuve indirecte de la possibilité d'usage des géminées. Notons ensuite que, d'après A. G. Haudricourt et A. Martinet, il existe, dans les langues d'Eurasie occidentale, un rapport entre la gémination et l'affaiblissement des consonnes simples dans la position intervocalique [42].

Pour conclure en voici une petite liste des mots qui peuvent intéresser les spécialistes dans le domaine de la phonétique historique turque: az. *sayγal* (*saqγal*), trkm. *saqγal* « barbe »; az. *oddaγ* « incendie », *addïm* « pas »; turc an. *quduγ* ~ *quδuγ* ~ *qujuγ*, alt. *qutuq*, kar., kirg. *quduq*, trkm. *γuduq*, khak. *xuttux* « puits »; khak. *ïkkï*, ouzb., ouïg., yak. *ikki*, tchouv. *ikkĕ* « deux » (cf. touv. dial. *i'ji*) [43]; az. *yeddi*, ouzb. *yetti*, ouïg. *yättä*, khak. *čittï*, tchouv. *śiççĕ*, tchoul. *čēde* [44], yak. *sette* « sept »; az., ouig. *säkkiz*, trkm. *sekiz*, ouzb. *Sakkiz*, tchouv. *sakkăr*, tchoul. *sēgis* « huit »; az. *doγγuz* (*doqγuz*), ouzb. *tûqqiz*, ouïg. *toqquz*, tchouv. *tăxxăr*, tchoul. *tōγus* « neuf »; ouzb. *ůttiz*,

[37] Cf. N. F. Katanov, *Xakasskij fol'klor*, Abakan 1963, p. 72.

[38] L. Johanson, *op. cit.*, p. 48, Anm. 14.

[39] W. Bang, *Turkologische Briefe aus dem Berliner Ungarischen Institut, Sechster Brief*, dans « UJ », XII, 1–2, 1932, p. 101, Anm. 1.

[40] J. van Ginneken, *Ein neuer Versuch zur Typologie der älteren Sprachstructuren*, dans « TCLP », 8, 1939, p. 237.

[41] A. Martinet, *Du rôle de la gémination*, p. 225.

[42] *Assourdissement et sonorisation*, p. 91.

[43] Tous les mots touv. dial. sont tirés de l'ouvrage de Z. B. Čadamba, *Todžinskij dialekt tuvinskogo jazyka*, Kyzyl 1974, pp. 27, 39, 42, 43, 94.

[44] Les exemples tchoul. sont tirés de l'ouvrage de R. M. Birjukovič, *Zvukovoj stroj čulymsko-tjurkskogo jazyka*, pp. 43, 51, 90, 97, 175.

ouïg. *ottuz*, khak. *ottïs*, tchoul. *ōtus* « trente »; kkalp. *aššï*, kmk. *ačči*, ouzb., ouïg. *aččiq*, khak. *aččïγ* « amer »; turc an. *qattih*, kkalp. *qattï*, kmk. *qattï*, nog. *qatï*, ouzb., ouïg. *qattiq*, khak. *xattïγ* « dur » (cf. touv. dial. *qa'dïγ*); kmk. *gičči*, osm. dial. *küččük*, ouzb. dial. *kičči* [45], khak. *kïččïg*, yak. *quččuγuy* « petit »; kmk. *itti*, khak. *čïttïg* « aigu » (*čïttet-* « aiguiser »), tchoul. *čēdïγ* « émeri » (cf. touv. *či'dig* « aigu »); khak. *xučča*, alt. *quča* « mouton » (cf. touv. dial. *qo'šqar*); khak. *uttïγ*, *uttïs* « gain », *pïččax* « couteau » (cf. kirg. *bïčaq*), *xïčči-* « démanger » (cf. kirg. *qïčū* « démangeaison »), *ottax* « hutte » (cf. turc an., osm., trkm. *otaγ*, kirg. *otō*, nog. *otav*, ouïg. *otaq*), *aččïx* « ouverture »; tchouv. *sukkăr*, tchoul. *sōγur*, yak. *soxxor* « aveugle » (cf. kirg. *soqur*); ouïg. *ottur* « milieu »; tchouv. dial. *ïlttăn* [46] « or » (cf. touv. dial. *a'ldïn*) etc.

Bien sûr, pour trouver une solution définitive du problème, il faut savoir au juste si les combinaisons des consonnes dans la position finale des mots *ast*, *art*, *alt*, *üst*, *üsk*, *alp* et d'autres sont primaires ou bien elles sont apparues à la suite de la chute de voyelles.

[45] F. A. Abdullaev, *Fonetika xorezmskix govorov uzbekskogo jazyka* (Avtoreferat dokt. diss.), Taškent 1961, pp. 20–22.

[46] L. P. Sergejev, *Iz nabljudenij nad govorom saratovskix i penzenskix čuvašej*, dans *Materialy po čuvašskoj dialektologii*, III, Čeboksary 1969, p. 69.